

A detailed portrait of Benjamin Franklin, showing him from the chest up. He has a large, curly white wig and is wearing round spectacles. He is dressed in a blue coat with gold buttons and a white cravat. His right hand is raised to his chin in a thoughtful pose. The background is dark and indistinct.

Walter
Isaacson

Préface de
Christine Ockrent

Benjamin Franklin

Une vie américaine

« Isaacson fait revivre cette figure tutélaire
d'une culture politique
aujourd'hui saisie par le doute. »

Christine Ockrent

A L I S I O

Benjamin Franklin

Une vie américaine

Préface de Christine Ockrent

« Sans la liberté de pensée, il ne peut y avoir de sagesse,
et aucune liberté publique sans la liberté de parole. »

Benjamin Franklin

À une époque où les questions de liberté et de défense des droits de l'Homme sont au cœur de tous les débats, il est important de revenir aux origines de ces idéaux démocratiques, à travers le portrait de l'un des Pères fondateurs des États-Unis.

Benjamin Franklin fut le plus remarqué des scientifiques, inventeurs, éditeurs, écrivains, hommes d'affaires et diplomates de son temps. Célèbre pour sa contribution à la Déclaration d'indépendance des États-Unis, ses découvertes sur la foudre ou ses projets à vocation civique, il a su s'imposer comme une figure emblématique du XVIII^e siècle.

Dans cette nouvelle biographie fascinante, Walter Isaacson démontre comment Franklin a contribué à forger l'identité des États-Unis et comment son œuvre, porteuse de valeurs humanistes, continue de trouver, aujourd'hui surtout, une résonance particulière.

Le livre événement
par le biographe de Steve Jobs.

Walter Isaacson est un auteur et biographe américain. Ancien PDG de CNN et directeur de la rédaction du magazine Time, il est désormais à la tête de l'Institut Aspen. Il a notamment écrit la très remarquée biographie de Steve Jobs ainsi que celles de Henry Kissinger et Albert Einstein.

Christine Ockrent est journaliste et écrivain. Elle anime chaque samedi, sur France Culture, l'émission « Affaires étrangères » et vient de publier Clinton/Trump : l'Amérique en colère aux Éditions Robert Laffont.

28 €

Prix TTC FRANCE
ISBN : 979-10-92928-29-7



9 791092 192829 7

Couverture : Laurence Henry
Image : Benjamin Franklin, 1766 (colour litho), Martin, David (1736/7-98) (after) /
© Private Collection / Peter Newark American Pictures / Bridgeman Images

ALISIO

Rayon: Histoire, biographie

BENJAMIN
FRANKLIN

Une vie
américaine

WALTER ISAACSON

BENJAMIN FRANKLIN

Une vie
américaine

WALTER ISAACSON

Traduit de l'anglais par
Mathieu Fleury

A L I S I O

Suivez toute l'actualité des éditions Alisio sur le blog :

www.alisio.fr

Rendez-vous également sur le site des éditions Leduc.s.
Vous pourrez lire des extraits de tous nos livres, recevoir
notre lettre d'information et acheter directement les
livres qui vous intéressent, en papier et en numérique !

À bientôt sur www.editionsleduc.com

Copyright © 2003 Walter Isaacson

Titre original anglais : *Benjamin Franklin : An American life*

Copyright © 2008 Éditions AdA Inc. Varennes, Canada, pour la traduction française

Cette publication est publiée en accord avec Simon & Schuster, Inc. New York

Tous droits réservés. Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite sous quelque forme que ce soit
sans la permission écrite de l'éditeur, sauf dans le cas d'une critique littéraire.

Cette présente édition est publiée par : © Alisio, une marque des éditions Leduc.s, 2017

29 boulevard Raspail

75007 Paris – France

Maquette : Patrick Leleux PAO

Traduction : Mathieu Fleury

ISBN : 979-10-92928-29-7

À Cathy et Betsy, comme toujours...

Table des matières

Préface 9

Chapitre 1

Benjamin Franklin et l'invention de l'Amérique 11

Chapitre 2

Voyage d'un pèlerin : Boston, 1706-1723 17

Chapitre 3

Artisan : Philadelphie et Londres, 1723-1726 49

Chapitre 4

Imprimeur : Philadelphie, 1726-1732 65

Chapitre 5

Citoyen d'un peuple : Philadelphie, 1731-1748 117

Chapitre 6

Scientifique et inventeur : Philadelphie, 1744-1751 147

Chapitre 7

Politicien : Philadelphie, 1749-1756 165

Chapitre 8

Eaux troubles : Londres, 1757-1762 197

Chapitre 9

Les pénates : Philadelphie, 1763-1764 229

Chapitre 10

Agent provocateur : Londres, 1765-1770 245

Chapitre 11

Rebelle : Londres, 1771-1775 281

Chapitre 12	
<i>Indépendance : Philadelphie, 1775-1776</i>	321
Chapitre 13	
<i>Courtisan : Paris, 1776-1778</i>	359
Chapitre 14	
<i>Bon vivant : Paris, 1778-1785</i>	385
Chapitre 15	
<i>Pacificateur : Paris, 1778-1785</i>	419
Chapitre 16	
<i>Sage : Philadelphie, 1785-1790</i>	481
Chapitre 17	
<i>Épilogue</i>	519
Chapitre 18	
<i>Conclusions</i>	525
<i>Rôles et personnages</i>	545
<i>Chronologie</i>	555
<i>Devises et conversion</i>	559
<i>Remerciements</i>	561
<i>Sources et abréviations</i>	565
<i>Notes</i>	573
<i>Index</i>	633

Préface

Chaque histoire nationale a ses héros et ses démons, que le cours du temps embellit ou malmène. Plus l'époque est troublée, plus on les appelle à la rescousse, anxieux de retrouver dans leur ombre l'assurance d'une continuité, les signes d'une cohérence qui donneraient sens au chaos ambiant.

En 2016, Donald Trump a fait irruption sur la scène politique américaine en fracassant à son profit tous les codes de comportement qui régissaient jusque-là le débat public. Non que la farandole présidentielle n'ait compté jusqu'alors que des personnages convenables, empreints de classicisme, transfigurés d'emblée par la majesté de leur fonction. À la suite de George Washington, il y eut des alcooliques, des ignares et des obsédés du secret. Mais jamais un New-Yorkais, promoteur immobilier et animateur de télé-réalité, n'avait accédé au Bureau ovale en maniant à ce point insultes et contrevérités, suscitant le trouble jusque dans les rangs d'un parti républicain dont l'élite avait tout tenté pour l'entraver.

Le 45^e président des États-Unis est-il le personnage d'un temps, le nôtre, où Twitter limite la pensée en 140 signes, où les faits disparaissent au profit du complot, où les murs ressurgissent pour faire barrage à la mondialisation ? Au-delà des électeurs dont il a pressenti la colère, incarne-t-il un nouvel esprit américain, balayant au passage les critères dont ses prédécesseurs, singulièrement Barack Obama mais aussi Bush père et fils, si différents soient-ils, avaient imprimé leur action ?

Tandis que la perplexité envahit les esprits, il est bon de replonger dans l'histoire de ce pays singulier qui dispute à la France son exceptionnalisme et de retrouver la trace de ces quelques hommes qui, à la fin du XVIII^e siècle, forgèrent sa culture politique.

Parmi eux, un original, un inventeur qui comprit, grâce à son cerf-volant, que la foudre était un phénomène électrique, qui imagina les lunettes à double foyer ou le poêle à combustion et créa dans sa ville de Philadelphie le premier corps de sapeurs-pompiers volontaires ;

un diplomate coiffé de fourrure à la manière des vieux trappeurs, un promeneur familier de Paris, qui convainquit la France de soutenir la guerre d'indépendance de son pays contre l'ennemi commun, l'Anglais ; un disciple des Lumières, ami de Voltaire, protestant convaincu qui croyait à l'éthique du travail ; un humoriste, fêru d'autodérision, qui riait de bon cœur aux blagues ordinaires et refusait de porter perruque. Son nom : Benjamin Franklin.

Imprimeur, fils de maroquinier, il avait fait fortune en publiant sous pseudonyme, vingt-cinq ans durant, *L'Almanach du Bonhomme Richard*, dont certains adages conservent aujourd'hui toute leur saveur : « Une seule pomme pourrie gâte ses voisins du panier », ou encore : « Il n'y a pas de petits ennemis ».

Écrivain, homme politique, philosophe, diplomate, cet homme protéiforme voulait, comme il l'écrivit peu avant sa mort en 1790 à l'âge de 84 ans, « que sa vie fût utile ».

Seul parmi les pères fondateurs de l'Amérique à avoir signé les trois documents qui établirent la nouvelle République – la Déclaration d'indépendance, le Traité de Paris et la Constitution –, Benjamin Franklin était convaincu qu'allait s'y forger une identité collective spécifique, basée sur la sagesse et les vertus de « l'homme moyen », incarnant cette classe sociale dont les valeurs, l'ardeur au travail, le goût pour le profit légitimement gagné conférerait sa solidité à l'ambitieux édifice. Il croyait à la nécessité de dirigeants issus non plus de l'aristocratie mais de la classe moyenne, peuplée de citoyens ordinaires, dont les qualités conjuguées garantiraient la cohésion, au grand étonnement d'Alexis de Tocqueville qui y décela à son tour l'invention de l'Amérique.

Nul mieux que Walter Isaacson ne pouvait faire revivre pour nous ce personnage étrangement contemporain, figure tutélaire d'une culture politique aujourd'hui saisie par le doute. Écrivain, journaliste, un temps patron de CNN et du magazine Time, Isaacson a signé de passionnantes biographies, dont celles d'Albert Einstein et de Steve Jobs. Saluons donc la réédition, en français, de cette évocation de la vie et de l'œuvre de Benjamin Franklin – rédigée quelques années avant l'élection de Donald Trump à la présidence des États-Unis –, elle n'en prend que plus de relief.

Benjamin Franklin et l'invention de l'Amérique

De la littérature américaine, une première scène marquera les esprits. C'est une vieille image ; c'est le récit autobiographique d'un homme qui se raconte jeune fugueur à dix-sept ans et se revoit, la tenue débraillée, découvrant Philadelphie. Avec l'effronterie de son innocence, il descend du navire, s'achète trois miches de pain et traîne le long de Market Street. Devons-nous figer là l'histoire, dans sa simplicité évocatrice ? Non ; il nous faut dépoussiérer ce tableau pour en avoir une véritable compréhension. Nous devons voir son auteur, alors âgé de soixante-cinq ans. En observateur ironique, raillant sa jeunesse, il réécrit cette scène, penché sur son secrétaire dans sa demeure de la campagne anglaise. Il prétend adresser là une lettre à son fils, un enfant illégitime devenu gouverneur royal, un homme aux prétentions aristocratiques qui a grand besoin qu'on lui remémore ses humbles origines.

Pour retrouver la couleur originale de cette histoire, il nous faudra creuser plus avant. Un œil attentif, par exemple, nous fera découvrir, inséré en marge d'une phrase où il décrit son arrivée, un fait curieux où il retrace sa première rencontre, sur Market Street, avec sa future femme, Deborah Read : « Elle était sur le seuil de sa porte, m'observa et trouva, j'en aurais sans doute fait autant, que je faisais une très singulière et très grotesque figure. » Voilà donc que l'homme, en un bref paragraphe, dévoile et explique son personnage depuis trois perspectives distinctes : celle de sa jeunesse, celle où il se voit avec ses yeux vieilliss et celle de sa femme, qui puise dans ses propres souvenirs. Le vieil homme parachève son autoportrait d'une habile affirmation — « j'en aurais sans doute fait

autant » —, une remarque où le dénigrement de soi cache à peine la fierté qu'il prend à raconter son ascension remarquable dans le monde¹.

Des pères fondateurs de l'Amérique, Benjamin Franklin est celui qui nous fait un clin d'œil depuis son temps. Dans l'entourage de George Washington, on évitait de se montrer trop familier ; naguère comme jadis, nul n'aurait imaginé poser la main sur l'épaule de l'austère général. Jefferson et Adams étaient des figures tout aussi intimidantes. Mais Benjamin Franklin, « Ben », cet entrepreneur urbain et ambitieux, nous semble fait de chair, non de marbre, une personne à qui l'on peut donner sans gêne un sobriquet. Et cet homme se tourne vers nous et observe, avec des yeux brillants derrière ses lunettes toutes neuves, ce que nous faisons de l'histoire. Ses textes sont sincères et nous parlent. Dans ses lettres, ses nouvelles fictives, ses canulars et ses mémoires, il ne propose rien de rhétorique, rien d'ampoulé, mais offre une brillante ironie, un franc-parler qui déconcerte et un style des plus contemporains. Nous pouvons encore aujourd'hui ressentir son influence et sa présence.

Il fut, durant les quatre-vingt-quatre années de sa vie, ce que l'Amérique eut de mieux comme scientifique, inventeur, diplomate, écrivain et stratège économique. De cette époque, il fut également l'un des penseurs politiques les plus pratiques, à défaut d'en être le plus profond. Il prouva, en faisant voler un cerf-volant, que la foudre est une manifestation électrique et il inventa une baguette de fer capable de soumettre sa force destructrice. Il conçut les lunettes à double foyer et la « cheminée à la Franklin », un calorifère, dressa des cartes du Gulf Stream et imagina des théories sur la nature contagieuse du rhume banal. Il proposa divers projets civiques d'améliorations mutuelles, dont les bibliothèques publiques, les collèges, les pompiers volontaires, les associations d'assurances et la création de bourses d'études. Son humour empreint d'autodérision aida à façonner un style typiquement américain. Pour la diplomatie, il créa une approche où l'idéalisme s'entremêlait avec le réalisme dans les jeux de pouvoir. En politique interne, il proposa des plans majeurs pour unir les colonies et instaurer un modèle fédéral de gouvernement.

Toutefois, la plus intéressante création de Franklin, celle qu'il n'eut de cesse de réinventer, fut certainement sa propre personne. Premier grand publiciste d'Amérique, il s'évertua, dans sa vie et dans ses écrits, à créer un nouvel archétype du citoyen américain. Avec art, il imagina et façonna un personnage, une figure qu'il fit

connaître de ses contemporains et dont le visage sera un legs pour la postérité.

Son personnage, tout d'abord, il le créa par l'image, par l'apparence. Dès ses débuts dans l'imprimerie, Franklin voulut se donner une réputation de grand travailleur ; il brouettait donc lui-même ses rouleaux de papier dans les rues de Philadelphie afin qu'on le sache. En France, devenu vieux diplomate, il se présentait coiffé d'un chapeau de fourrure pour s'assurer qu'on le croie nanti de la sagesse des vieux pionniers. Entre ces deux époques, il se présentera comme l'entrepreneur simple mais prospère, celui qui cherche la vertu — le zèle, la frugalité et l'honnêteté —, le bon commerçant, celui qui aide sa communauté.

Il ne faut cependant pas croire que l'image était étrangère à la réalité. Né et élevé dans la classe ouvrière des maroquiniers, Franklin fut, du moins durant la majeure partie de son existence, plus à son aise dans la compagnie des artisans et des penseurs. L'élite établie lui déplaisait ; il éprouvait même de l'aversion pour l'aristocratie héréditaire, pour ses pompes et ses prérogatives. Toute sa vie durant, d'ailleurs, il parlera ainsi de lui : « B. Franklin, imprimeur ».

Ces attitudes permettent de deviner l'une des grandes aspirations de l'homme : Franklin rêve d'une identité nationale américaine fondée sur les vertus et les valeurs de la classe moyenne. Instinctivement plus à l'aise avec la démocratie que ne le furent ses collègues fondateurs et dénué du snobisme que ses futurs détracteurs réserveront à ses valeurs capitalistes, Franklin avait foi en la sagesse de l'homme du peuple et croyait qu'une nation nouvelle devait puiser sa force dans ce vaste creuset qu'il appelait « l'homme moyen ». Par ses conseils progressistes visant à cultiver les valeurs individualistes et ses projets humanistes pour l'amélioration du bien commun, il aida à créer et à célébrer une nouvelle classe dirigeante faite de citoyens ordinaires.

L'interaction complexe entre les diverses facettes de la personnalité de Franklin — son ingénuité et sa sagesse impulsive, son éthique protestante détachée de tout dogme, ses principes fermement tenus et ceux qu'il prêtait aux compromis — fait en sorte que tout nouveau regard sur sa personne réfléchit et réfracte les valeurs changeantes de la nation américaine. Il fut diffamé par les romantiques, adulé par les entrepreneurs. Chaque ère a vu naître une nouvelle appréciation de l'homme et, conséquemment, chacune d'elles se révèle avec ses propres questionnements quant à sa valeur.

Franklin éveille des résonances particulières dans l'esprit et dans le cœur de l'Amérique du XXI^e siècle. Éditeur brillant à la curiosité inventive, toujours désireux d'accroître son réseau et de multiplier les rencontres, il aurait été tout à son aise dans la révolution de l'information actuelle, et son désir nullement honteux de gravir l'échelle de la méritocratie a fait de lui, comme le dira le critique social David Brooks, « le yuppie fondateur ». Nous pouvons aisément nous imaginer discutant avec Franklin devant une bière après le travail, lui expliquant comment utiliser le dernier gadget numérique, partageant un nouveau plan d'affaires et rigolant des plus récents scandales politiques. Il rirait de bon cœur de la dernière blague à propos d'un prêtre, d'un rabbin ou de la fille d'un fermier. Nous l'admirerions autant pour son sérieux que pour sa légère ironie. Enfin, nous nous reconnâtrions dans sa façon, parfois timide, de glisser dans la conversation sa soif de réputation, de richesse, de valeurs humaines et de vertus spirituelles².

Certaines personnes, de celles qui voient l'influence de Franklin dans le monde d'aujourd'hui, s'inquiètent du vide spirituel qui semble se répandre dans la culture matérialiste. Ces gens prétendent que Franklin nous enseigne à vivre dans le monde pratique et pécuniaire, mais non à faire de l'existence une expérience exaltante. D'autres voient la même empreinte et y admirent les valeurs de base de la classe moyenne et les sentiments démocratiques qui sont souvent maltraités par les gens élitistes, radicaux, réactionnaires et autres antagonistes s'en prenant à la bourgeoisie. Ils considèrent Franklin comme un exemple des qualités personnelles et des vertus civiques qui disparaissent dans l'Amérique moderne.

Cette admiration est, dans une vaste mesure, justifiée, tout comme peut l'être le mépris de certaines personnes. Cependant, les leçons que nous pouvons tirer de la vie de Franklin sont plus complexes que celles d'ordinaire exposées, que ce soit par ses admirateurs ou par ses adversaires. Dans les deux camps, il règne une confusion dont la cause se trouve dans le récit autobiographique du jeune pèlerin ambitieux ; l'erreur, ici, est de prendre ses grandes maximes morales pour les croyances fondamentales qui motivèrent ses actions.

Sa moralité s'est fondée sur des convictions sincères : il croyait mener une vie vertueuse, il était persuadé de servir son pays et il pensait pouvoir accéder au salut par ses bonnes actions. Ses croyances l'amènèrent à lier la vertu individuelle et la vertu civique, ainsi qu'à soupçonner, à partir des maigres preuves rassemblées quant aux voies de Dieu, que ces

vertus terrestres étaient également liées à celles des Cieux. Il expose d'ailleurs cette vision dans la devise de la bibliothèque qu'il fonda : « Offrir ce dont le bien commun bénéficiera est divin. » Contrairement à ses contemporains — dont Jonathan Edwards, qui croyait que les hommes étaient tous nés pécheurs, qu'ils étaient soumis à la loi d'un Dieu coléreux et que le salut n'était possible que par la pénitence et la grâce —, Franklin a adopté une perspective spirituelle qui peut sembler quelque peu suffisante ; d'une certaine façon, elle l'était, encore qu'elle fût aussi authentique à l'homme.

Quelle que soit l'appréciation qu'on lui réserve, il sera des plus intéressant de renouer avec Franklin, car, ce faisant, nous débattons une question fondamentale : comment peut-on vivre une existence utile, vertueuse, louable, morale et riche sur le plan spirituel ? Voilà un questionnement tout aussi vital aujourd'hui, dans notre époque satisfaite, que jadis, lorsque régnait l'incertitude d'une ère révolutionnaire.

Voyage d'un pèlerin

Boston, 1706-1723

LES FRANKLIN D'ECTON

Durant la période tardive du Moyen Âge, une classe nouvelle émerge dans les villages de l'Angleterre rurale : des hommes qui possédaient des propriétés et des richesses, mais qui ne détenaient aucun titre au sein de l'aristocratie. Fiers, mais sans grandes prétentions, affirmant leurs droits en tant que membres de la classe indépendante moyenne, ces propriétaires fonciers sont bientôt appelés des franklins, un terme dérivé du moyen anglais « frankelyen » signifiant « free-man », soit homme libre¹.

Lorsque la coutume des noms de famille s'accrédita, les familles des classes supérieures s'approprièrent très souvent le titre de leurs domaines, tel que Lancaster ou Salisbury. Les métayers décidèrent parfois de prendre pour nom le type géographique de leur lopin de terre, par exemple une colline ou une prairie, ce qui donna les Hill ou les Meadows. Les artisans eurent tendance à s'identifier par leur métier, soit Smith pour les forgerons, Taylor pour les tailleurs ou encore Weaver pour les tisserands. Enfin, pour certaines familles, le patronyme le plus approprié leur sembla être Franklin.

Le plus ancien usage documenté de ce nom fut celui qu'en fit l'un des ancêtres de Benjamin Franklin, du moins selon les informations toujours disponibles aujourd'hui. En effet, son arrière arrière-grand-père, Thomas Francklynne ou Franklin, naquit vers 1540 à Ecton, un village du comté de Northampton. L'esprit libre et indépendant de l'homme devint la marque

de la lignée familiale. « Notre obscure famille embrassa de bonne heure la Réformation, écrira plus tard Franklin, et fut souvent en danger d'être persécutée en raison de son zèle contre le papisme. » Lorsque la reine Mary I^{re} s'engagea dans sa sanglante croisade pour rétablir l'Église catholique, Thomas Franklin conserva sa Bible en anglais ; il la dissimula en l'attachant sous une chaise. Ce stratagème permettait de renverser la chaise sur une cuisse, de lire tout haut des passages de la Bible et, advenant le passage d'un appariteur, de cacher rapidement le document interdit².

Le grand désir d'indépendance et le pragmatisme de Thomas Franklin, ainsi que sa fine ingéniosité, semblent s'être transmis de génération en génération. Dans cette famille, plusieurs dissidents verront le jour, des non-conformistes désireux de défier l'autorité, certes, mais non au point de devenir zéloteurs. Ils furent des artisans habiles et des forgerons inventifs, des êtres habités par l'amour de la connaissance. Lecteurs et écrivains passionnés, ils embrassaient des convictions fermement ancrées — sachant pourtant en user avec légèreté. Sociables de nature, les Franklin savaient souvent mériter la confiance de leurs voisins, devenant leurs conseillers, et ils tiraient une grande fierté d'être de la classe moyenne, et de jouir de l'indépendance que leur donnaient leurs commerces, leurs métiers et leurs propriétés.

C'est peut-être la simple suffisance du biographe qui laisse penser que le caractère d'une personne peut être révélé en suivant la piste des racines familiales, ce legs qui culminerait dans la personnalité dont il fait l'étude. Il n'en demeure pas moins que l'héritage familial de Franklin semble un berceau riche où amorcer notre recherche sur le personnage. Chez certaines gens, l'élément le plus déterminant de leur personne est un lieu. Pour apprécier Harry Truman, par exemple, il est important de comprendre la frontière, cette région séparant l'Amérique habitée de ses terres sauvages, dans le Missouri du XIX^e siècle ; de même, il faut fouiller la campagne vallonnée du Texas pour apprécier Lyndon Johnson³. Toutefois, il faudra admettre que Benjamin Franklin ne peut être aussi facilement expliqué par une région. Son héritage fut celui de gens sans lieu — les plus jeunes fils des artisans de la classe moyenne — dont la plupart firent carrière dans des villes étrangères à celles de leurs pères. Franklin sera donc mieux compris en tant que produit d'un lignage plutôt que de son environnement.

Qui plus est, Franklin lui-même se comprenait ainsi. « Je me suis amusé à recueillir quelques petites anecdotes concernant ma famille », peut-on lire en guise de phrase introductive à son autobiographie. C'est un exercice

plaisant, auquel il se prêta durant un voyage à Ecton, au midi de son existence. Il s'entretint alors avec des parents éloignés, feuilleta les registres de la paroisse et nota les inscriptions sur les pierres tombales de la famille.

L'esprit de dissension qui avait nourri sa famille, découvrit-il, ne faisait pas que faire circuler des idées différentes sur les questions religieuses. Le père de Thomas Franklin avait été un avocat qui, selon les dires, s'était dévoué pour l'homme du peuple. Il prit en effet le parti de ce dernier lorsqu'une controverse éclata au sujet de la pratique dite d'« enclosure », un procédé par lequel l'aristocratie fermait ses domaines au fermier pauvre pour l'empêcher d'y faire paître ses troupeaux. De plus, le fils de Thomas, Henry, passa une année en prison pour avoir écrit un poème qui, tel qu'un de ses descendants le dira, « froissa un certain homme d'importance ». Cette inclination pour défier l'élite et pour les poèmes acerbes envers le médiocre allait survivre encore quelques générations.

Le fils d'Henry, Thomas II, démontra des traits qui apparaîtraient plus tard évidents chez son célèbre petit-fils. Homme à l'âme sociable, il adorait lire, écrire et réfléchir. Jeune adulte, il bâtit de bric et de broc une horloge qui fonctionnera jusqu'à sa mort. À l'instar de son père et du père de celui-ci, il devint forgeron, mais dans les petits villages anglais, ce métier demandait de remplir une foule de tâches variées. Selon un neveu, il « touchait aussi, pour la distraction, aux métiers de tourneur sur bois, d'armurier, d'écrivain et possédait l'une des plus belles plumes de la région. Il était féru d'histoire et possédait des connaissances en astronomie et en chimie⁴ ».

Son fils aîné reprit la forge, dirigea une école et fut un avocat prospère. Pour la présente histoire, cependant, nous nous concentrerons sur les plus jeunes fils : Benjamin Franklin fut le plus jeune enfant de la cinquième génération des plus jeunes fils Franklin. Être de la dernière « portée », à l'époque, vous laissait souvent le seul maître de votre réussite ou de votre malheur. Pour les Franklin, cela impliquait que l'on dût quitter les villages, notamment celui d'Ecton, des communautés trop petites pour soutenir plus d'un ou deux artisans de chaque métier. Les jeunes devaient donc se diriger vers des villes plus importantes, où ils pourraient se faire apprentis.

Il n'était pas inhabituel — spécialement au sein de la famille Franklin — que les jeunes frères deviennent les apprentis de leurs aînés. Ainsi, le fils cadet de Thomas II, Josiah Franklin*, quitta Ecton durant

* Voir page 545 pour la description des personnages principaux de ce livre.

les années 1670 pour Banbury, un bourg du comté d'Oxford, où il se lia à un de ses frères qui y tenait un commerce de teinturerie. Après les jours difficiles du protectorat de Cromwell, la Restauration sous le roi Charles II mena à un bref épanouissement de l'industrie textile.

Durant son séjour à Banbury, Josiah vécut le tumulte de la deuxième grande convulsion religieuse à frapper l'Angleterre. Le premier bouleversement était venu d'une décision de la reine Élisabeth : l'Église d'Angleterre serait désormais protestante. La reine et la royauté subséquente seront pressées plus tard par leurs partisans de mener une action plus poussée, c'est-à-dire la « purification » du culte anglais de toute trace catholique. Les puritains, ces calvinistes dissidents qui se firent les champions de la purge des vestiges papistes, avaient une voix particulièrement forte dans les comtés de Northampton et d'Oxford. Ils prônaient l'autonomie de chaque paroisse protestante, le congrégationalisme ; ils plaçaient le sermon et l'étude de la Bible au-dessus de la liturgie et du rituel et méprisaient le décorum de l'Église anglicane, y voyant une souillure tenace laissée par l'Église de Rome. Malgré leurs idées puritaines sur la moralité, leur secte se valut l'intérêt de certains intellectuels de la classe moyenne, car on y valorisait les discussions, les associations, les sermons et une compréhension individuelle de la Bible.

Au moment où Josiah s'installa à Banbury, les croyances s'y entredéchiraient et la ville était l'hôte d'une lutte enclenchée par le puritanisme. (Lors d'un affrontement de nature plus physique, un groupe de puritains renversa la célèbre croix de Banbury.) La famille Franklin était, elle aussi, divisée, bien que cette division fût moins profonde. John et Thomas III demeurèrent fidèles à l'Église anglicane ; leurs jeunes frères, Josiah et Benjamin (parfois nommé « Benjamin l'Aîné » pour le distinguer de son illustre neveu), se firent dissidents. Bien qu'opposé au conformisme, Josiah ne sombrera jamais dans le fanatisme pour ces questions théologiques. On ne retrouve d'ailleurs aucune preuve qu'il y eut des querelles de famille sur le sujet⁵.

VOYAGE EN TERRE SAUVAGE

Franklin déclarera que ce fut un désir « de jouir de la liberté de religion » qui mena son père, Josiah, à émigrer en Amérique. D'une certaine manière, cela est vrai. La fin de l'édit puritain de Cromwell et la restauration de la monarchie, en 1660, avaient amené son lot de restrictions quant à la pratique de la foi puritaine et plusieurs pasteurs, jugés non conformistes, avaient été destitués.

Cependant, le frère de Josiah, Benjamin l'Aîné, fut probablement plus perspicace en attribuant ce voyage outre-Atlantique à des facteurs plus économiques que religieux. Josiah n'était pas zélé quant à sa foi. Il demeurait très proche de son père et de son frère plus âgé, John, lesquels étaient restés de fidèles anglicans. « À l'évidence, ce fut le goût de l'indépendance, conjugué à une vigueur intellectuelle et à des détails d'ordre pratique, plutôt qu'à un besoin de liberté doctrinale et confessionnelle, qui mena deux des Franklin, Benjamin l'Aîné et Josiah, devenus puritains, à suivre cette voie », écrit Arthur Tourtellot, auteur d'un ouvrage au propos fort accessible traitant des dix-sept premières années de la vie de Franklin⁶.

Le souci premier de Josiah était d'assurer la subsistance de sa famille. À dix-neuf ans, il se maria à une habitante d'Ecton avec qui il s'était lié d'amitié étant jeune : Anne Child. Il l'amena à Banbury, où ils eurent successivement trois enfants. Au terme de sa formation d'apprenti, il travailla dans l'atelier de son frère. Il devint vite évident que ce commerce ne pourrait suffire aux deux familles Franklin, où les naissances se succédaient et, selon la loi, Josiah ne pouvait exercer un nouveau métier sans un apprentissage préalable. Benjamin l'Aîné expliquera ainsi le départ du frère : « Alors que les événements s'enchaînaient contre ses souhaits, avec le départ de ses camarades et de son père, Josiah partit pour la Nouvelle-Angleterre en l'an 1683. »

L'histoire de l'émigration de la famille Franklin, à l'image de l'histoire de Benjamin Franklin, nous permet de pressentir l'identité américaine en bouillonnement. Parmi les puissants mythes romantiques de l'Amérique se trouve, ainsi que les manuels scolaires le soulignent, la liberté comme motivation première des colonisateurs et, plus particulièrement, la liberté de religion.

Comme bien des idées romantiques américaines, ce mythe renferme une bonne part de vérité. En effet, pour beaucoup de gens de la vague de migrants puritains qui s'installèrent dans le Massachusetts, ainsi que dans les arrivées massives subséquentes qui créèrent l'Amérique, le voyage sera essentiellement un pèlerinage religieux, un périple qui permettait de fuir la persécution et de trouver la liberté. N'empêche que, comme la plupart des mythes, celui-ci maquille des réalités très révélatrices. Ainsi, pour nombre d'émigrants puritains, tout comme pour ceux des autres vagues, le voyage était principalement motivé par une quête économique.

Par ailleurs, se restreindre à une vision aussi dichotomique prouverait une incompréhension flagrante des puritains et, bien sûr, de l'Amérique. Pour la majorité puritaine, que nous parlions du richissime John Winthrop ou de l'humble Josiah Franklin, l'aventure en terre sauvage s'explique par des considérations qui touchent autant la foi que le domaine pécuniaire. La colonie de la Massachusetts Bay, après tout, fut établie par des investisseurs, tels Winthrop, qui la voulaient, en l'instaurant par un acte, une entreprise commerciale ainsi qu'une divine « ville sur la colline ». Les puritains de l'époque ne se livraient pas à des jeux de distinction ou d'exclusion entre le spirituel et le laïque. Notons ici que ces colons apportèrent avec eux, parmi les notions qu'ils léguèrent à l'Amérique, une éthique protestante qui liait la liberté religieuse et la liberté économique, qui élevait au rang de vertu l'esprit d'entreprise et qui ne considérait pas le succès financier comme un obstacle au salut spirituel⁷.

Les puritains ressentaient donc du mépris pour la vieille croyance monastique de l'Église romaine, qui voulait que l'on se détache des besoins terrestres et financiers pour s'approcher de Dieu ; ils proclamaient que la prospérité était un impératif tout aussi céleste que terrestre. Ce que l'historien Perry Miller nomme « le paradoxe du matérialisme et de l'immatérialité des puritains » n'avait rien de contradictoire pour les adeptes du puritanisme ; accroître leur fortune était même pour eux un moyen de glorifier Dieu. Comme Cotton Mather l'exprima dans son célèbre sermon, « Le chrétien et sa vocation », prononcé sept années avant la naissance de Franklin, il était important de s'occuper « à une quelconque affaire établie où le chrétien passera beaucoup de temps, afin de rendre gloire à Dieu en faisant le bien pour son prochain et en s'attirant des bienfaits pour soi ». Le Seigneur, fort à propos, sourit à ceux qui s'appliquent à répondre aux besoins de l'homme et, tel qu'il pourra être lu dans l'Almanach du Bonhomme Richard, « Il aide ceux qui s'aident eux-mêmes⁸. »

Ainsi, la migration puritaine établit les assises de certains traits du personnage de Benjamin Franklin et alla jusqu'à modeler l'Amérique elle-même par les croyances qu'elle propagea : le salut spirituel et le succès séculier n'ont pas à être inconciliables, l'assiduité au travail et l'esprit d'initiative sont la main droite de la dévotion, et le libre arbitre et la libre entreprise sont intimement apparentés.

UN HOMME DE JUGEMENT

Josiah Franklin avait vingt-cinq ans lorsque, en août 1683, il s'embarqua pour l'Amérique avec sa femme, ses deux garçons et sa fille, un poupon d'à peine quelques mois. Le voyage, à bord d'une frégate où s'entassaient une centaine de passagers, dura plus de neuf semaines. Il en coûta quinze livres à la famille, soit une somme équivalente à six mois de salaire pour un ouvrier tel que Josiah. C'était néanmoins là un investissement raisonnable. Les appointements sur le nouveau continent dépassaient du double, voire même du triple ceux accordés en Angleterre et, de plus, le coût de la vie y était moindre⁹.

La demande pour les tissus et les soies aux teintures éclatantes n'était pas grande dans les villes du front pionnier, surtout celles comme Boston, dont la population était principalement composée de puritains. C'est un fait tout ce qu'il y a de compréhensible, lorsqu'on sait que les colons commettaient une faute punissable si l'on jugeait leurs vêtements trop élaborés. Par ailleurs, contrairement à ce qu'imposait la loi d'Angleterre, il n'était pas ici exigé qu'une personne suive un cheminement d'apprenti avant d'exercer un métier. Josiah se choisira donc une nouvelle profession, certes beaucoup moins prestigieuse, mais bien plus près des préoccupations utilitaires : il se fit producteur et marchand de savon et de chandelles ; en d'autres mots, marchand de graisses animales transformées.

C'était un choix astucieux. Les articles tels les chandelles et le savon devenaient peu à peu des produits de base et non plus seulement de luxe. L'odieuse tâche de transformer des cendres pour obtenir la lessive de soude et de faire bouillir celle-ci avec du suif pendant des heures était un travail dont bien des gens, même les plus vaillantes ménagères du front pionnier, étaient prêts à payer pour être dispensés. Les animaux d'élevage, naguère une rareté, étaient maintenant abattus fréquemment, ce qui permettait un approvisionnement constant en suif. Malgré cela, le métier n'avait pas suscité d'engouement. Un registre des professions pratiquées à Boston, établi juste avant l'arrivée de Josiah, dénombre douze cordonniers, onze tailleurs, trois brasseurs, mais seulement un marchand de suif.

Josiah loua et établit son commerce et sa résidence dans une maison en bardeaux de deux étages, qui ne faisait que neuf mètres sur six mètres, située directement au coin de Milk Street et de High Street (aujourd'hui Washington Street). Le rez-de-chaussée ne comptait qu'une seule pièce,

derrière laquelle une minuscule cuisine fut construite en rajout. Dans un style de construction répandu à Boston, la maison disposait d'une fenestration réduite, ceci afin de mieux conserver la chaleur. Elle était peinte de couleurs vives pour la rendre plus gaie¹⁰.

Leur demeure faisait face à la South Church, la plus récente et la plus libérale (pour l'époque) des trois congrégations puritaines de Boston. Josiah y fut admis ou, plutôt, on lui permit de s'y « engager », deux ans après son arrivée.

L'appartenance à une église, pour les puritains, servait à minimiser les inégalités sociales. Bien qu'il fût un simple commerçant, Josiah réussit, grâce à son appartenance à la South Church, à se prévaloir de l'amitié de personnages éminents de la colonie, tels que Simon Bradstreet, le gouverneur d'un seul mandat, et le juge Samuel Sewall, diplômé de Harvard et chroniqueur appliqué de son temps.

Figure paternelle inspirant la confiance, Josiah s'éleva dans la hiérarchie de la communauté puritaine. En 1697, il fut convié à devenir un percepteur de la dîme, une police morale responsable du protocole. Il allait donc s'assurer de l'assiduité et de l'attention des fidèles aux services dominicaux et garder l'œil sur « les rôdeurs nocturnes, les picoleurs, les briseurs de repos dominical... ou tout ce qui tend à la débauche, l'irréligion, au profane et à l'athéisme ». Six années plus tard, on le fit « constable », l'une des onze personnes chargées de surveiller les hommes de la dîme. Bien que ces postes n'offrissent aucune rémunération, Josiah s'exerça à l'art, que son fils perfectionnerait ensuite, de marier les vertus publiques et le profit privé. En effet, il vendait des chandelles aux veilleurs de nuit qu'il avait charge de surveiller¹¹.

Dans son autobiographie, Benjamin Franklin offre une description lapidaire de son père :

« Il avait une constitution excellente. Il était d'une taille moyenne, mais bien fait et très fort. Il plaçait beaucoup d'efforts dans tout ce qu'il entreprenait. Il dessinait avec talent, et connaissait la musique. Sa voix était sonore et plaisante lorsqu'il chantait un psaume en s'accompagnant avec son violon, ce qu'il faisait souvent, le soir après le travail ; il était vraiment agréable de l'écouter. Il était aussi versé dans la mécanique et savait se servir des outils de différents métiers. Son plus grand mérite, cependant, était d'avoir un entendement sain, un jugement solide et une grande prudence, tant dans sa vie privée que dans ce qui touchait aux affaires publiques. [...] Je me

souviens très bien que les hommes qui dirigeaient les affaires venaient souvent lui demander son opinion sur ce qui intéressait la ville ou l'Église [...]. On le consultait aussi sur des affaires particulières et il était souvent pris comme arbitre entre les personnes qui avaient un différend¹². »

Il est à croire que cette description s'avère trop généreuse. Après tout, elle s'insère dans une autobiographie que Benjamin rédigea, du moins en partie, en vue d'insuffler un respect filial à son propre fils. Comme nous le verrons, Josiah, aussi sage qu'il pût être, à n'en pas douter, avait des horizons bien limités, ce qui eut pour effet de freiner les aspirations éducationnelles, professionnelles et même poétiques de son fils.

Le trait de caractère le plus proéminent de Josiah fut circonscrit dans une phrase, ancrée dans la croyance puritaine, marquée par le travail et l'égalitarisme, que son fils fera graver sur sa tombe : « Diligence dans ta vocation ». Ces mots furent tirés du passage préféré de Josiah dans les sages écrits de Salomon (Proverbes 22,29), qu'il citera souvent à son fils : « Si l'homme est diligent dans sa vocation, il se tiendra debout devant les rois. » Franklin se remémorera ce passage à l'âge de soixante-dix-huit ans, avec un mélange ironique de douce vanité et de conscience de soi amusée : « Dès lors, je considérai l'industrie comme le moyen d'obtenir richesses et honneurs, ce qui m'encouragea. Je ne crus pourtant pas qu'il me serait donné un jour de me tenir devant les rois, ce qui, pourtant, s'est depuis produit ; car j'ai fait face à cinq d'entre eux, ayant même eu l'honneur de m'asseoir à l'une de leurs tables, celle du roi du Danemark, où je partageai son repas¹³. »

Tandis que Josiah prospérait, sa famille s'élargissait ; il aura dix-sept enfants sur une période de trente-quatre ans. Une telle fécondité n'était pas rare au sein des communautés puritaines, vigoureuses et robustes : le révérend Samuel Willard, pasteur de la South Church, eut vingt enfants, et le célèbre théologien Cotton Mather, quinze. Davantage qu'une charge, on voyait dans la progéniture une ressource. Les fils et les filles aidaient aux tâches domestiques et étaient employés à remplir certaines corvées dans le commerce¹⁴.

Aux trois enfants qui firent le voyage depuis l'Angleterre, Josiah et Anne Franklin donnèrent rapidement un frère et une sœur, qui vécurent tous deux jusqu'à l'âge adulte : Josiah fils, né en 1685, et Anne fille, née en 1687. Après ces réjouissances de la vie, cependant, c'est la mort qui frappera brutalement. Durant les dix-huit mois qui suivirent, Josiah

père dut répéter à trois reprises une procession qui le mena, passé Milk Street, au cimetière de South Church : d'abord en 1688, pour y porter un fils mort cinq jours après la naissance ; puis en 1689, pour sa femme, Anne, qui rendit l'âme une semaine après avoir donné la vie à un autre fils ; enfin, pour ce même fils, qui rendit l'âme sept jours plus tard. (Durant cette période, un nouveau-né sur quatre à Boston mourait durant la première semaine de sa vie.)

Il n'était pas inhabituel, pour les hommes de la Nouvelle-Angleterre coloniale, de survivre à deux ou trois épouses. Par exemple, des quatre-vingts premières femmes à s'installer dans le Massachusetts en 1628, quarante périrent dans l'année. De plus, on ne disait pas d'un homme endeuillé qu'il était insensible s'il se remariait aussitôt. En fait, on considérait souvent qu'un nouveau mariage rapide, comme celui que Josiah obtiendra, était une nécessité économique. À trente et un ans, il avait la charge d'élever cinq enfants, de garder un commerce et de s'assurer des produits de son métier. Il avait besoin d'une femme robuste et ce besoin était pressant.

UNE FEMME VERTUEUSE

À l'instar de la famille Franklin, celle des Folger (Foulgier à l'origine) possédait la fibre rebelle tout comme l'intérêt pour le pratique. De plus, elle était animée de la même ferveur pour les questions religieuses et économiques. Issus d'ancêtres flamands adeptes du protestantisme réformé, les Folger furent de la première vague d'émigrants à partir pour le Massachusetts lorsque Charles I^{er} et l'archevêque de Canterbury, William Laud, décidèrent de prendre des mesures énergiques contre les puritains. John Folger et sa famille, dont son fils de dix-huit ans, Peter, s'embarquèrent pour Boston en 1635, alors que la ville ne comptait que cinq années d'existence.

Durant la traversée, Peter rencontra une jeune servante nommée Mary Morril, laquelle était l'obligée de l'un des ministres puritains à bord. Après leur arrivée sur le continent, Peter fut en mesure d'acheter sa liberté pour vingt livres et la prit pour femme.

Forts de leurs nouvelles libertés religieuses et personnelles, les Folger s'évertuèrent à améliorer leur situation économique. Depuis Boston, ils remontèrent la rivière vers le village de Dedham et poursuivirent leur route en direction de Watertown, pour finalement

atteindre l'île de Nantucket, où Peter devint enseignant. Sur l'île, la population était surtout autochtone. Il apprit donc le langage des Amérindiens, leur enseigna l'anglais et tenta (avec grand succès) de les convertir au christianisme. Indocile de nature, il entreprit lui-même une conversion et devint baptiste. Il amena alors les nouveaux fidèles autochtones à le suivre, à se prêter à un nouveau rituel du baptême.

Habité de cette résistance à l'autorité si fréquente chez les Folger et les Franklin, Peter avait l'âme d'un rebelle que son destin vouait à transformer l'Amérique coloniale. Alors qu'il était greffier du tribunal de l'île de Nantucket, on l'emprisonna, en une occasion, pour avoir désobéi au magistrat ; il aurait pris parti dans un démêlé qui opposait les actionnaires fortunés de l'île et la classe moyenne des commerçants et des artisans¹⁵.

Il rédigea également un pamphlet frisant la sédition, en vers, dans lequel il sympathisait avec les Amérindiens durant ce que l'on nommera la « guerre du roi Philip », en 1676. Cette guerre, déclarait-il, était le résultat de la colère de Dieu envers l'intolérance des ministres puritains de Boston. Sa passion allait révéler ses talents poétiques : « Que ces ministres et ces magistrats / voient ce qu'ils font là. / Qu'ils abrogent ces lois viles / et brisent en deux ces liens serviles. » Subséquemment, son petit-fils, Benjamin Franklin, se prononcera sur ce poème et dira qu'il fut « écrit avec une liberté virile et une agréable simplicité¹⁶ ».

Peter et Mary Folger auront dix enfants, dont la plus jeune, Abiah, naîtra en 1667. À vingt et un ans, toujours sans mari, elle partit vivre à Boston avec sa sœur aînée et son époux, lesquels priaient à la South Church. Bien qu'élevée dans la foi baptiste, Abiah rejoindra leur congrégation peu de temps après son arrivée. En juillet 1689, lorsque le fabricant de chandelles Josiah Franklin portera en terre sa femme, Abiah était des fidèles de la paroisse¹⁷.

Moins de cinq mois plus tard, le 25 novembre 1689, ils se marièrent. Ces nouveaux mariés, les plus jeunes enfants de familles très nombreuses, vivraient jusqu'à un âge étonnamment avancé — lui jusqu'à quatre-vingt-sept ans, elle, quatre-vingt-quatre. Cette longévité, d'ailleurs, sera un des traits qu'ils légueront à leur illustre jeune fils, qui vivra quatre-vingt-quatre ans. « C'était un homme pieux et prudent ; elle, une femme discrète et vertueuse. » Voilà les mots choisis par Benjamin, voilà ce qu'il fit inscrire sur leur tombe.

Durant les douze années qui suivirent, Josiah et Abiah Franklin eurent six enfants : John (1690), Peter (1692), Mary (1694), James (1697), Sarah (1699) et Ebenezer (1701). En tenant compte des naissances de la première union de Josiah, la famille comptait maintenant onze enfants, tous célibataires, vivant dans l'exiguïté de la maison de Milk Street, où l'on trouvait également les équipements pour la production du suif, du savon et des chandelles.

Dans les circonstances, il peut sembler impossible de garder un œil vigilant sur une si large progéniture et l'histoire des Franklin en donne la tragique preuve. Alors qu'il n'était qu'un bébé, à peine âgé de seize mois, Ebenezer se noya dans le bain des eaux savonneuses de son père. Plus tard cette année-là, en 1703, les Franklin virent un autre de leurs fils être arraché précipitamment à la vie.

Ainsi, bien que le prochain fils à naître, Benjamin, passerait son enfance avec dix de ses frères et sœurs, il serait de sept années leur cadet. Benjamin allait devoir s'occuper de deux nouvelles venues, Lydia et Jane, qui naîtront respectivement en 1708 et en 1712.

UN FISTON PLEIN DE CRAN

Benjamin Franklin naquit et fut baptisé le même jour, un dimanche, le 17 janvier 1706*. Fondée depuis soixante-seize ans, la ville de Boston n'était plus le hameau puritain de ses débuts, mais bien un centre de commerce florissant, qui avait attiré bien des pasteurs, des marchands, des marins et des prostituées. On y comptait plus d'un millier d'habitations, mille navires en son port et sept mille habitants, un nombre qui doublait toutes les deux décennies.

Tandis qu'il grandissait sur les berges de la Charles River, Franklin était, se rappelle-t-il, « souvent celui qui conduisait la troupe ». Ses amis et lui se réunissaient souvent à l'embouchure de la rivière, au bord d'un marais salant qui, à force d'être piétiné, s'était transformé en véritable bournier. Suivant la proposition de Franklin, les amis construiraient une chaussée en utilisant des

* Voir page 505 pour une chronologie concise des événements de cet ouvrage. La date de naissance de Franklin, le 17 janvier 1706, et toutes les dates, à moins d'une mention contraire, suivent le calendrier géorgien en usage de nos jours. Jusqu'à 1752, l'Angleterre et ses colonies utilisaient le calendrier julien, lequel différait par onze jours. De plus, plutôt qu'en date du 1er janvier, ce calendrier fixait le jour du Nouvel An au 25 mars. Ainsi, selon le calendrier utilisé à l'époque, on enregistra la naissance de Franklin le dimanche 6 janvier 1705. De même, la naissance de George Washington, selon l'ancien calendrier, eut lieu le 11 février 1731, mais l'on considère aujourd'hui qu'il naquit le 22 février 1732.

pierres qui devaient servir sur un chantier adjacent à la construction d'une maison. « Le soir, lorsque les travailleurs mirent fin à leurs travaux, je rassemblai mes camarades et nous travaillâmes avec la diligence d'un essaim de fourmis, en nous mettant parfois à deux ou trois pour transporter une seule pierre, jusqu'à ce que nous en eussions suffisamment pour construire notre petit quai. » Le matin suivant, ils furent découverts et punis.

Franklin raconte cette histoire dans son autobiographie pour illustrer, dit-il, cette maxime paternelle : « Rien ne peut être regardé comme utile si ce n'est strictement honnête¹⁸. » Toutefois, comme dans bien des occasions où Franklin feint l'autodérision, l'usage de l'anecdote semble moins vouloir montrer le mauvais garçon qu'il est que ses qualités de chef. Sa vie durant, il tirera une fierté manifeste de son habileté à organiser des entreprises collectives et à mener des projets civiques.

C'est durant les jours du jeune Franklin, passés à jouer sur la rive de la Charles River, qu'il développa l'amour de la natation. Après avoir appris et enseigné la nage à ses camarades, il s'ingénia à améliorer sa vitesse. La dimension des mains et des pieds des gens, réalisa-t-il, limitait la quantité d'eau pouvant être repoussée et, ainsi, leur puissance de propulsion. Il fabriqua donc deux palettes ovales munies de trous pour les pouces et (comme il l'explique dans une lettre à un ami), il « fixa aussi aux pieds des sortes de sandales ». Grâce à ses pagaies et à ses palmes, il pouvait nager bien plus vite.

Les cerfs-volants, comme il en fera plus tard la fameuse démonstration, pouvaient également s'avérer fort utiles. Après en avoir lâché un dans le ciel, il se dévêtit, s'allongea sur le dos dans une mare et se laissa tirer par le cerf-volant. « M'étant assuré qu'un garçon transporte mes vêtements à l'autre bout de la mare, se rappelle-t-il, je me suis mis à traverser l'eau avec mon cerf-volant, lequel m'emmena sans aucun effort et avec un plaisir inimaginable jusqu'à l'autre extrémité de la mare¹⁹. »

Un incident, qu'il taira dans son autobiographie, mais qu'il racontera soixante-dix années plus tard pour le plaisir de ses amis à Paris, se produisit lorsqu'il rencontra un garçon qui tirait des sons d'un sifflet. Enchanté par le bruit vif de l'instrument, il offrit tout ce qu'il avait d'argent en poche pour l'acquérir. Il rentra chez lui, joyeux possesseur. Ses frères et ses sœurs le ridiculisèrent, affirmant que cet engin étourdissant était loin de valoir la somme déboursée. « Je me récriai, tout contrarié, se rappelle Franklin, et le regret que je ressentis dissipa tout mon plaisir. » La frugalité devint pour lui, non seulement une vertu, mais une

joie. « Le travail et la frugalité, écrit-il en décrivant le thème de l'Almanach du Bonhomme Richard, sont les moyens de faire fortune et, de ce fait, de protéger la vertu²⁰. »

Lorsque Benjamin avait six ans, sa famille s'était installée dans une minuscule maison de deux pièces sur Milk Street, où quatorze enfants allaient vivre. Les Franklin emménageront ensuite dans une plus vaste demeure, au cœur de la ville, située à l'angle des rues Hanover et Union. À l'âge de quarante-cinq ans, en 1712, sa mère donna naissance au dernier de ses enfants, Jane, qui deviendra, de tous les frères et sœurs, la préférée de Benjamin. Il entretiendra d'ailleurs, toute sa vie, une correspondance avec elle.

La nouvelle demeure de Josiah Franklin, qui devenait plus confortable au fil des départs des enfants qui y vivaient, lui permettait de recevoir à dîner d'intéressants hôtes. « À cette table, relate Benjamin, il aimait, aussi souvent qu'il le put, inviter des amis et des voisins et s'assurait toujours d'aborder quelque sujet utile ou inspirant qui pourrait édifier l'esprit de ses enfants. »

Au cours de ces soirées, les discussions étaient si prenantes, prétend Franklin dans son autobiographie, qu'il ne « remarquait pas ou si peu » ce que l'on servait à dîner. Par habitude, il développera un « manque d'intérêt » pour la nourriture, un trait qu'il jugera « d'une grande commodité », bien que le donnent pour démenti les nombreuses recettes de délices gastronomiques français et américains que l'on retrouve dans ses écrits²¹.

La nouvelle demeure permit également aux Franklin de loger le frère de Josiah, Benjamin, lequel quitta l'Angleterre en 1715 à l'âge de soixante-cinq ans ; son jeune homonyme, lui, en avait neuf. Comme Josiah, le vieux Benjamin comprit que, dans le Nouveau Monde, il ne pourrait pas aisément travailler à son métier de teinturier, mais que, contrairement à son frère, il n'aurait pas l'énergie d'apprendre une nouvelle profession. Il demeura donc dans la maison des Franklin, assis, s'occupant à de la poésie douteuse (dont une autobiographie composée de cent vingt-quatre quatrains) et à rédiger un portrait familial, lui, plus utile ; il écoutait et retranscrivait les sermons, amusait ses neveux et effritait lentement, mais inexorablement, la patience de son frère²².

L'oncle Benjamin resta quatre années auprès de la famille, un séjour qui faisait depuis longtemps regretter au frère, et même peut-être au neveu, l'hospitalité qu'on lui réserva. Enfin, il put s'installer chez son propre fils, Samuel, un coutelier vivant également à Boston.

Des années plus tard, Benjamin Franklin écrira à sa sœur Jane et racontera avec humour « les querelles et les malentendus » qui naquirent entre le père et l'oncle. Josiah avait tiré une leçon de cette relation : les visites de parents éloignés « ne peuvent jamais être assez brèves pour qu'ils repartent bons amis ». Dans l'Almanach du Bonhomme Richard, Franklin le dirait plus âprement : « Les invités sont comme les poissons : au bout de trois jours, ils se mettent à sentir²³. »

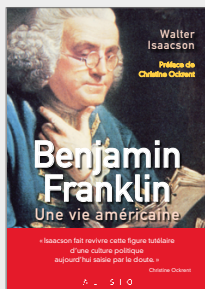
ÉDUCATION

On avait prévu pour le jeune Benjamin qu'il fasse des études pastorales, qu'il devienne le dixième fils de Josiah consacré au Seigneur et le premier chapelain de la famille. L'oncle Benjamin y était fortement favorable ; parmi les divers bénéfices de ce plan, il y voyait la possibilité d'utiliser son trésor de sermons. Depuis des décennies, l'oncle avait joué les dénicheurs, cherchant les meilleurs pasteurs pour transcrire leurs paroles dans une sténographie de son invention. Son neveu fera plus tard remarquer, en s'amusant de l'ironie de l'offre : « Il se proposa de m'offrir tous ses volumes de sermons, comme s'il s'agissait là, je le suppose, d'un trousseau d'écolier. »

Pour le préparer à entrer à Harvard, Josiah envoya son fils, âgé de huit ans, à la Latin School de Boston, où Cotton Mather avait étudié et où son fils Samuel était inscrit. Bien qu'il fût parmi les élèves les moins privilégiés, Franklin excella durant la première année, passant du milieu de la classe pour monter à sa tête, puis rejoignant immédiatement la classe au-dessus. Malgré ses réussites, Josiah renoncera subitement à l'envoyer à Harvard. « Mon père, écrit Franklin, chargé d'une famille nombreuse, était incapable de fournir, sans se gêner beaucoup, la dépense d'une éducation collégiale. »

Cette explication purement pécuniaire est insatisfaisante. La famille était prospère et les enfants avaient quitté le foyer familial (seuls Benjamin et ses deux plus jeunes sœurs y demeuraient). De plus, la Latin School n'exigeait aucuns frais de scolarité et, étant premier de classe, il aurait sans peine obtenu une bourse d'études. Des quarante-trois étudiants qui furent admis à Harvard, ceux de l'année où Benjamin aurait normalement fait son entrée, seulement sept étaient issus de familles fortunées ; dix d'entre eux étaient des enfants d'ouvriers et quatre autres étaient orphelins. Cette université, à l'époque, allouait onze pour cent de son budget à l'aide financière, une valeur bien supérieure à ce qu'elle dépense aujourd'hui²⁴.

Nous espérons que cet extrait
vous a plu !



Benjamin Franklin

Walter Isaacson



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous
à la lettre des éditions Alisio et recevez des **bonus**,
invitations et autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !

A L I S I O